

le morceau sur les sorciers, une version possible

De nos jours, peu de gens sont sorciers. Ou bien, s'ils le sont, ils sont peu à vouloir le reconnaître. Voilà qui est dommage. D'abord, notre vie contemporaine offre bien des circonstances où un sorcier serait d'une grande utilité. Ensuite, cela fait que, pour apprendre quoi que ce soit sur la sorcellerie, nous manquons de preuves matérielles et vivantes. Enfin, à une époque où il ne subsiste pratiquement plus de sorciers, où l'on remarque ce qu'a de vague, de contradictoire et de conjectural tout ce qu'on écrit sur eux, nous ne disposons même plus de signification stable à laquelle faire correspondre ce vocable *sorcier*. Et, à défaut d'une telle signification, notre mot est libre de flotter. Ce qu'il fait, d'ailleurs, se prêtant à toute une gamme, bien abasourdissante, d'associations mentales. C'est au point qu'on ne peut être certain, je l'ai appris à mes dépens, que deux études consacrées à ce phénomène et juxtaposées dans une même bibliographie, traitent en fait du même sujet.

Pour le mot *magie*, hélas ! même chose. Admettons, donc, avant d'aller plus loin, qu'à moins de préciser quelque peu le sens que nous voulons prêter à ces deux termes, notre enquête sur la sorcellerie ne fera que du sur-place. Certes, non pas que je prétende, dès la toute première page de cette enquête, faire à mes lecteurs le coup de la carte forcée, de forger de toutes pièces une définition qui me servirait désormais de pierre de touche infaillible. Nécessaire dans la discussion de mainte question controversée, cela serait en l'occurrence pire qu'inutile. Ne va-t-il pas de soi que ce que l'on pourra prouver au sujet des sorciers, ou de toute autre chose, tiendra à la définition que l'on donnera des termes ? Le mot courant n'a qu'à s'avérer un peu flou, et l'on prouvera facilement tout ce qu'on voudra rien qu'en lui imposant une fois pour toutes une définition inflexible. Or ce que je me propose de faire au contraire c'est de ne rien prouver, mais d'enquêter, l'esprit ouvert. C'est dire que même le sens que l'on devrait assigner au terme de *sorcier* (si tant est toutefois qu'on doive lui en assigner un seul) reste, lui aussi, ouvert et à préciser.

passage à traduire en français :

Few people nowadays are witches; or, if they are, they are not often ready to admit it. This is a pity, not only because there are many occasions in modern life when a witch might be useful, but also because it means we have, most of us, no chance of finding out anything about witchcraft by positive and direct evidence. Indeed, when there are, for practical purposes, no witches, and when everything written about them is so vague, contradictory, or conjectural, we have not even a steady peg to hang the word 'witch' on. In default of such a peg, the word is free to wander, and does wander, among a bewildering variety of mental associations; so that it is by no means certain — I speak from bitter experience — that any two studies of the subject that stand side by side in a bibliography are really about the same subject at all.

The same applies to the word 'magic'; and it will be readily agreed that we can get no forwarder with an examination of witchcraft unless we have some idea of what we mean by both these terms. I do not propose, here on the first page, to produce out of my sleeve a definition I should thereafter use exclusively throughout the book. That would be necessary in discussing many vexed questions, but here it would actually be worse than useless. Obviously, what one can prove about witches, or anything else, depends on how the terms are defined; when the word in common use is imprecise, one can prove what one likes by nothing more strenuous than imposing a hard and fast definition upon it. My purpose here is to prove nothing, but to enquire with a free mind; and the meaning the word 'witch' ought to have (if indeed it ought to have one meaning) is itself open to enquiry.

Elliot Rose: *A Razor for a Goat*

un morceau à lire en classe

If I were asked to name the deadliest subversive force within capitalism — the single greatest source of its waning morality — I should without hesitation name advertising. How else should one identify a force that debases language, drains thought, and undoes dignity? If the barrage of advertising, unchanged in its tone and texture, were devoted to some other purpose — say the exaltation of the public sector — it would be recognised in a moment for the corrosive element that it is. But as the voice of the private sector it escapes this startled notice. I mention it only to point out that a deep source of moral decay for capitalism arises from its own doings, not from that of its governing institutions.

Second, I want to say something about the relation of capitalism to freedom. There are many kinds of freedom, some more easily espoused by capitalism than others. But I do not think there is any doubt that bourgeois society — the social order that has created the capitalist system — has gone further than any other, including that of the ancient Greeks, in establishing and tolerating political, social and intellectual liberty. From my own point of view, and I daresay that of the readers of this review, that is its chief glory.

I have always felt that there was a powerful argument to be made for the mutual support among various freedoms, including the very important support offered to political or social liberties by economic freedom. When we look to the Gulag we appreciate how precious is the property of the working class in owning its own labor power, which it is entitled to withhold from arbitrary seizure. So I am far from blind to the virtues of bourgeois property concepts, which have been the intellectual support of capitalism.

What must be pointed out, however, is that political and intellectual freedom, the freedoms that are most immediately in jeopardy in bourgeois societies, have seldom been actively supported by the 'private', i.e., the business, institutions of the capitalist order. Intellectual and political freedoms are only indirectly connected with the institution of wage labor on which the capitalist economic system rests. Indeed, to the elements of the upper class immediately engaged in production, these liberties are likely to seem inimical to the stability of the capitalist order, the province of trouble-makers and agitators.

Robert L. Heilbroner: 'The Demand for the Supply Side'
(*New York Review of Books*, 11 June 1981)

exercice n°. 2 : une version possible

On ne peut affirmer que Kafka, admirant les réalisations banales des autres, ait fait preuve d'insincérité, que ce n'était que de la frime. Seulement, quand celui qui admire finit par réaliser des merveilles, cela risque de nous laisser, nous autres qui n'avons à notre actif que ces réalisations banales précisément, un peu dégonflés. Imaginons qu'un type pareil décroche le Nobel. À côté, fait piètre figure celui qui se pique de savoir changer une fiche à trois broches.

Gorki a dit que, en présence de Tchekhov, chacun concevait le désir d'être plus simple, plus vrai, plus soi-même. Et cet effet-là, Kafka lui aussi le produisait sur les gens. Selon un de ses contemporains, « Il n'avait qu'à pénétrer dans la salle pour qu'on ait l'impression qu'un souffleur invisible venait de prévenir le conférencier : "Faites bien attention à tout ce que vous direz désormais. Franz Kafka vient d'arriver." » Or produire cet effet peut être une arme à deux tranchants. Ce n'est pas en se surveillant que l'on risque forcément de se surpasser.

Non pas que, dans sa vie ou dans son art, Kafka ignore la plaisanterie. Témoin *Le procès*, livre plus cocasse qu'on a l'habitude de le dire. Et les facéties que débitait Kafka à ses propres dépens sont d'autant plus drôles que les circonstances dans lesquelles il les lâchait étaient souvent désespérantes. D'accord, il n'a jamais gagné le Nobel. Mais, histoire de rire et dans la douleur, il a évoqué la possibilité de se voir décerner un Nobel, et ce dans une catégorie qui, pour être un peu restreinte, n'en eût pas moins inclus certains de ses contemporains, parmi eux Proust, Katherine Mansfield et D.H. Lawrence : souffrant de tuberculose, à deux doigts de la mort, crachant des glaires abondantes, « M'est avis » dit-il, et l'astuce émeut d'autant plus qu'il était obligé de souffrir pour la faire, « que je mérite le Nobel, ne serait-ce que celui des mucosités. » Humour macabre, c'est le cas de le dire. Et qui convient parfaitement à notre propre époque.

C'est que, mort depuis bientôt soixante ans, Kafka reste actuel ; et dans le monde que nous habitons, il prendrait intérêt à bien des choses. L'élevage industriel des poulets et plus particulièrement la machine qui leur enlève le bec pendant qu'ils sont encore en vie, voilà un dispositif qui lui inspirerait une curiosité aussi morbide que vive. Tout comme ces camions à ordures qui n'avalent leurs déchets qu'après les avoir mâchés. Et ces restaurants, douteux, qui, pendant que vous dînez, vous offrent le spectacle d'un aquarium où évoluent des truites condamnées à mort.

résumé

L'humour noir de Kafka, provoqué par des situations insoutenables, fait de lui notre contemporain.